

Jakob Skopicki:
Ma mère Chana bat Chava

Pas comme
les autres



Prologue:

Elle m'a sauvé la vie, celle de mon fils et au moins deux fois celle de mon père. Elle a sauvé un enfant inconnu de trois ans dans des conditions extrêmes, celle d'une jeune femme qui habitait chez elle et certainement d'autres dont j'ignore l'histoire, car elle n'en parlait jamais. Je n'ai connu ces faits que relatés par des tiers.

Ses études se sont arrêtées à l'approche de ses 14 ans avec l'arrivée des Allemands en Pologne. Mais elle possédait une intelligence pratique infinie et une énergie qui la rendait capable de surmonter tous les obstacles. Elle maîtrisait 5 langues et plusieurs dialectes et en baragouinait autant d'autres. Son optimisme défiait la réalité et la transforma.

Elle était à deux mètres d'Adolf Eichmann quand il annonça la déchéance de tous leurs droits aux prisonniers du Cap de Skarjisk (Skarzysko-Kamienna).

Elle a rencontré Anne Frank à Belsen.

Elle a sauvé son mari de la prison en un temps record alors que les meilleurs avocats disaient que c'était impossible.

Du haut de son 1m50, je l'ai vue affronter en affaires un géant mythique de l'industrie électronique allemande, M. Max Grundig et triompher à tel point qu'il lui a écrit une lettre pour lui demander de ne pas le punir pour sa forfaiture. J'ai gardé cette lettre.

Elle était la meilleure cuisinière que j'ai connue.

Elle était toujours optimiste, même dans les pires moments. "D.. aidera" disait-elle. Elle garda toujours raison, sauf pour son dernier combat.

Son rire exceptionnellement communicatif est la première chose dont se rappellent les personnes qui la connaissaient.

Mon père considérait que ses dons la rendaient "pas normale". Moi je pense que comme chacun d'entre nous, elle était un être unique et que pour paraphraser George Orwell : « Certains sont plus uniques que d'autres. »

Elle n'était simplement "pas comme les autres".

Puisque nous différons tous d'autrui, nous lui ressemblons tous en cela.

Écrit à l'occasion de la fin de mon année de deuil le 26 Tischri 5780 qui correspond au 25 octobre 2019 du calendrier civil.

Voici le peu que je connais de son histoire dans un ordre à peu près chronologique.

Les Camps

Chana Cukier est née le 24 décembre 1926 à Pacanów à 95 km au nord-ouest de Cracovie, en Pologne. A l'époque, c'était un village de 2500 habitants dont la majorité était juive.

Elle était la fille de Leibish Cukier et de Hava Saionc. Son père était un marchand spécialisé en tissus pour vêtements religieux, juifs et chrétiens. Elle vécut une enfance heureuse.

Voici la photo de sa classe au début des années 30. Elle est au rang du milieu, tout à gauche.



Il est à noter que sur cette photo seulement ma mère, la maitresse qui est partie pour Israël en 1936 et les deux filles au-dessus et en dessous de ma mère, ont survécu à l'holocauste...



Quand les Allemands arrivèrent, ma mère suggéra à sa famille de partir pour la Russie toute proche. Sa mère refusa car elle venait d'acheter un salon tout neuf et ne voulait pas abandonner sa maison au pillage.

Un premier aperçu de ses dons se produisit lors du premier bombardement allemand alors que sa mère et le reste de la famille chercha abri dans une grange. Ma mère les fit sortir en criant et en frappant pour qu'ils obéissent et les emmena se réfugier dans un fossé. Quelques minutes après, une bombe toucha la grange...

Peu après l'arrivée de l'occupant, les hommes juifs furent affectés aux travaux forcés, au départ pour le déblayage et la réparation des routes, dans des conditions exécrables, sans vêtements adaptés au climat hivernal et sans nourriture. C'est ainsi qu'à 14 ans, ma mère se trouva en charge d'organiser le ravitaillement de sa famille et d'apporter des repas à son père et à son frère réquisitionnés par les Allemands.

N'ayant peur de rien ni de personne, elle se débarrassa temporairement de son étoile jaune pour effectuer ses trajets. Souvent, elle était prise en stop par des camions de soldats allemands auxquels elle se présentait comme une paysanne polonaise qui apportait de la nourriture à sa grand-mère.

Puis, en novembre 1942, la plupart des Juifs de Pacanów furent transportés et assassinés à Treblinka.

A presque 16 ans ma mère fut affectée à un camp de travail qu'elle appela Skarjisk, en fait Skarzysko-Kamienna. S'étant fait passer pour une jeune femme de 18 ans au lieu de 16, elle y travaillait à la fabrication de munitions et ne dut sa survie qu'à sa vivacité, son immense intelligence pratique et à son acuité visuelle exceptionnelle qui lui permettait de procéder à des réglages fins de machines-outils, réglages inaccessibles à plus de 99% de la population.

Ce camp était sous l'autorité du même Amon Göth qui dirigea le camp de Płaszów, le camp de la liste de Schindler.

Dans ce camp, les prisonniers travaillaient jusqu'à épuisement. Ceux qui survécurent aux travaux mouraient ensuite de mauvais traitements, de faim, d'exécutions sommaires ou de maladie. Les deux tiers des prisonniers y sont morts.

Ma mère resta à Skarjisk pendant 20 mois jusqu'à l'évacuation du camp en juillet 1944. Ses souffrances pendant cette période furent immenses. Il semble impossible de progresser davantage dans l'horreur ; cependant, elle fut encore plus intense dans la période d'errance et durant la marche de la mort qui suivit et qui dura de juillet 1944 au 29 avril 1945, date de libération du camp de Dachau.

Ci-dessous, je tente de décrire quelques bribes de son vécu, qu'elle m'a transmise lorsqu'elle était déjà âgée d'au moins 80 ans et que ses cauchemars récurrents sur l'holocauste avaient repris après une interruption de presque 60 ans.

Ce qui revient dans la plupart des récits des survivants de l'holocauste c'est l'évocation d'un geôlier qui, en contradiction totale avec son comportement bestial habituel, eut un accès d'humanité qui sauva la personne en question.

Ma mère vécut une telle expérience. Elle était très appréciée pour son travail et sa capacité rare à ajuster les machines finement grâce à sa vision exceptionnelle. De fait, lorsqu'elle attrapa le typhus lors d'une des fréquentes épidémies, elle ne fut pas éloignée pour mourir, mais soignée.

La personne qui la soigna était l'une des geôlières, connue pour sa cruauté, responsable de la mort de dizaines de détenues. Elle veilla ma mère plusieurs nuits, lui caressa les cheveux et lui dit : "Tu es trop belle pour mourir". Ma mère guérit et reprit le travail.

Après la guerre, on vint chercher ma mère pour témoigner contre cette "Frau Mirsch" lors de son procès. Elle refusa en disant que si elle témoignait elle risquait de la sauver...

Une autre fois, ma mère fut réquisitionnée par une femme SS pour s'occuper de son ménage, de la préparation des repas et de la garde des enfants pendant le week-end. Normalement, c'était le rêve de chaque prisonnière d'obtenir une telle affectation où on pouvait enfin manger à sa faim en nettoyant les assiettes des restes et aussi en ramener pour ses amies. Mais dans ce cas, la SS ne permit pas à ma mère d'y toucher. Elle les rassembla elle-même et accompagna ma mère aux toilettes où elle la força à les jeter puis tira la chasse.

Evidemment, les camarades de baraquement étaient déçues et suspectaient ma mère d'avoir tout gardé pour elle. Aussi, le week-end suivant lorsque la femme SS lui intima l'ordre de revenir, elle refusa, sachant que ce refus la condamnait à mort, ce pour quoi elle éclata en sanglots. Dérangé par le bruit et surtout les cris de la SS en furie, un Oberst (Colonel) SS entra et demanda ce qui se passait. Ma mère lui raconta l'histoire, il lui dit de partir et qu'elle n'aurait plus jamais à travailler pour cette femme. Mais mère me disait de lui: " Si je ne savais pas que c'est impossible, j'aurais dit qu'il avait la larme à l'œil". Cependant, ma mère n'entendit plus jamais parler de la femme SS...

Les machines sur lesquelles travaillait ma mère étaient graissées à l'huile de paraffine stockée par milliers de litres. Bien que dépourvue de tout apport calorifique celle-ci pouvait être utilisée pour la cuisine. Ma mère en subtilisa quelques litres à la demande d'ouvrières polonaises qui sortaient du camp tous les jours et qui, de temps en temps, lui donnaient un crouton de pain en échange. Un surveillant polonais avait observé ce manège et apprit à ma mère que ces ouvrières vendaient l'huile pour de fortes sommes d'argent à l'extérieur du camp, alors que ma mère risquait sa vie pour un crouton de pain. Se sachant découverte mais non dénoncée, ma mère arrêta ses prélèvements.

Vers la fin de son enfermement à Skarjisk, une des camarades de ma mère essaya de la persuader de se suicider avec elle en se jetant sur les barbelés électriques. Ma mère refusa et essaya de la convaincre de renoncer à son projet. Sans succès. Le lendemain on la retrouva morte, électrocutée.

Fin juillet 1944, le camp de Skarzysko-Kamienna fut évacué et les prisonniers entamèrent un long et terrible voyage vers différentes destinations.

Pour ma mère, ce voyage commença dans un wagon à bestiaux en direction des usines Hasag encore en activité. Après leur départ, un homme portant un garçon de trois ans courut le long du train, le jeta dans le wagon rempli de femmes en leur criant en Yiddish: "Helft Ehm", "Aidez-le".

Ma mère s'occupa de l'enfant pendant plusieurs semaines, le nourrissant et le protégeant aussi bien pendant les fréquents bombardements par les Alliés que contre certaines prisonnières qui voulaient lui prendre ses maigres rations car "il va de toute manière mourir".

Ils passèrent par Buchenwald, un camp de concentration près de Leipzig. Ici les Allemands, pour essayer de tromper l'opinion internationale avaient établi un "Kinderheim", abri où des femmes juives s'occupaient des enfants. Ma mère laissa l'enfant entre leurs mains et poursuivit son voyage de l'horreur.

Les bombardements augmentèrent en fréquence et en intensité au fur et à mesure que les Alliés se rapprochaient de l'Allemagne. Pour certains bombardements on permit aux prisonniers de s'abriter dans le fossé de la voie ferrée. L'un des gardes avait pour habitude d'assener de violents coups de pied dans le bas-ventre des femmes à sa portée. Une voisine de ma mère fut ainsi gravement atteinte et ma mère maudit ce garde en Yiddish en lui souhaitant rapidement une mort douloureuse. Moins de cinq minutes après le bombardement, un autre garde qui comprenait le Yiddish vint la voir et lui dit : "Dort liegt er schon", "Il git déjà là-bas".

Cet incident lui donna la réputation d'être capable de jeter un mauvais sort, ce qui la protégea pendant un temps des gardes. Cependant, je ne suis pas tout à fait certain que cette réputation était totalement usurpée car bien plus tard, je me suis rendu compte à de nombreuses reprises qu'il valait mieux ne pas se fâcher avec ma mère.

Vers Noël 1944, pour son 18ième anniversaire, ils arrivèrent à Bergen-Belsen, un autre camp d'extermination près de Hanovre. Leur traitement était similaire à celui de Skarjisk. Le camp était surpeuplé. De ce fait, les épidémies de typhus étaient endémiques et causèrent des dizaines de milliers de morts. Ma mère y rencontra Anne Frank mais ne garda pas un grand souvenir des quelques heures où elles se côtoyèrent. « Une petite fille » était son seul commentaire...

Fin janvier 1945, en plein hiver, ils quittèrent Bergen-Belsen à pied en direction du sud. Sous une neige abondante et avec des températures de moins 20°C, vêtues de guenilles, les pieds nus protégés par des torchons, elles traversèrent l'Allemagne du nord au sud sous les coups et sous les bombes. L'intention des Allemands était de les amener dans des vallées alpines où ils avaient le projet de les ensevelir vivantes sous des avalanches de rochers déclenchés par des explosifs.

Leur périple est une des nombreuses "Marches de la mort" faisant suite à l'évacuation des camps susceptibles d'être libérés par les Alliés. Elles marchèrent et celle qui tombait ne se relevait plus. Pour ceux qui survécurent jusqu'à fin février, le climat se fit plus clément avec des températures aux alentours de 0 degré.

Un jour, on leur permit une halte dans un champ non loin d'un château. Un bel aristocrate monté à cheval (description de ma mère) demanda aux gardes un "Kommando" de travail pour la durée de leur halte. En échange il paya les gardes. On lui confia une douzaine de prisonnières dont une "vieille" de 25 ans.

Elles suivirent l'homme à cheval jusqu'au château. Il les emmena aux cuisines où leur travail consista à préparer des repas et à les manger. Ce "travail" de 48 heures leur redonna vie et énergie. Ma mère chercha sans succès après la guerre à retrouver l'endroit pour remercier son "Ange sauveur".

Ils repartirent à pied mais peu après, reprirent le train pour arriver finalement à Allach, le sous-camp de Dachau, puis furent intégrés par la suite au camp principal.

La "vie" à Dachau ne différait pas des camps précédents, sauf que le camp était complètement submergé par l'arrivée incessante de nouveaux transports de prisonniers. Le 28 avril en début de soirée, les gardes du camp s'étant enfuis, la jeunesse hitlérienne lança des grenades dans les baraques, causant de nombreux morts.

Le 29 avril au matin, le camp fut libéré par un détachement américain composé de "Nègres et de Juifs" suivant les mots de ma mère, car les autres n'avaient pas eu le temps...Chaque année, elle les remerciait dans ses pensées et par sa parole pour sa seconde naissance.

Dans les jours qui suivirent, de nombreux prisonniers moururent, soit des suites d'une épidémie, soit à cause de la nourriture trop riche prodiguée par les Américains et à laquelle leur corps meurtri n'était plus habitué.

Après guerre

Mon père avait été marié avant la guerre. Sa première femme Chana* et ses deux enfants furent assassinés par les Allemands. Il avait vécu un périple similaire à celui de ma mère, qui le mena d'Auschwitz à Dachau. Il avait 38 ans à sa libération.

*Il y eut donc deux Chana Skopicki. C'est pourquoi j'utilise son nom hébreu "Chana bat Chava" quand je parle de ma mère.



Mon père en 1946.

Six semaines après la libération du camp, les Américains annoncèrent l'attribution d'appartements réservés aux couples désirant quitter le camp.

Très motivé par la perspective d'échapper à cet univers concentrationnaire, il se mit à la recherche d'une âme sœur qui le lui permettrait. Pour cela, il se posta à la sortie du camp et s'approcha des femmes de son âge, les plus laides possible, pensant qu'il serait plus simple de les persuader. Il essuya le refus de plusieurs femmes dont une sans dents et une autre sans cheveux.

Ma mère, qui avait la même envie de sortir, observait ce manège. Elle s'approcha de lui et demanda : "Faut-il vraiment être vieille, moche et édentée pour être invitée par vous ?"

Les six dernières semaines lui avaient permis de reprendre un peu de poids. Avec ses 18 ans et ses 40 kilos elle était éclatante de beauté et de jeunesse, malgré sa taille de 1m50 et ses souffrances passées.

Ma mère avait une amie, "sœur de camp" nommée Toshka et mon père emmena un jeune homme auquel il avait sauvé la vie à Auschwitz nommé Wolf. Ils déclarèrent être deux couples et se virent attribuer ensemble un appartement de quatre pièces.

Peu après la sortie du camp, ma mère s'inquiéta du sort de l'enfant qu'elle avait laissé à Buchenwald. Trois mois après, elle reçut la bonne nouvelle : non seulement l'enfant avait survécu mais son père aussi. Avertis par ses recherches ils viendraient rendre visite à celle que l'enfant avait décrite comme sa nouvelle et très belle maman. Des liens s'étaient formés avec le temps et mon père insista pour

l'accompagner au rendez-vous de sorte qu'il l'empêcha de partir avec l'enfant et son père, ce qu'elle aurait été tentée de faire.

Au mois de décembre, pour son dix-neuvième anniversaire, mon père épousa ma mère. Elle tomba rapidement enceinte et, étant déjà impatient à l'époque, je naquis prématurément à six mois et demi pour un poids de 1800 grammes.

Normalement pour cette époque, je n'étais pas viable car dans le Munich de 1946 les coupures d'électricité étaient fréquentes et longues et les bébés mis en couveuse mouraient les uns après les autres. Ma mère refusa qu'on m'emmène en disant : « S'il faut qu'il meure, que ce soit avec moi ». Elle me couva sur elle, entre sa peau et ses couvertures, pendant des semaines. Etant proche de la source de nourriture toujours accessible, bien au chaud, je dormais, mangeais et éliminais. Au bout de six semaines, j'étais devenu un petit ours et on put rentrer à la maison.

Ma mère avait un lait extraordinairement nourrissant et abondant. En même temps qu'elle, une voisine, Mme Warshavski accoucha de triplés. Mme W. n'avait pas de lait et ses enfants dépérèrent jusqu'à ce que ma mère offre de les nourrir et ainsi, les sauva.

Dans leur patrie polonaise, les Juifs étaient devenus indésirables car pour les réintégrer il faudrait leur rendre les biens que d'autres s'étaient appropriés. Mes parents s'établirent donc à Munich, à 20 kilomètres du camp de Dachau et mon père reprit son ancienne profession de maître fourreur.

La première fois qu'elle sauva la vie de mon père, ce fût tôt un dimanche matin de juillet 1948, alors que mon père avait rendez-vous avec un ami pour essayer la décapotable toute neuve que celui-ci avait achetée la veille.

Ma mère ne le laissa pas sortir du lit malgré ses très vives protestations, usant de toutes les armes des femmes, allant des douceurs conjugales aux cris, pleurs et autres chantages pour le maintenir près d'elle. Elle ne savait pas lui expliquer pourquoi mais elle ne voulait à aucun prix qu'il ne parte. Dans l'après-midi ils apprirent que la voiture avait été prise en sandwich entre deux camions, totalement détruite et tous les occupants tués.

Je n'ai jamais vu ma mère avoir peur de quiconque. Lorsque la voiture de mon père fut arrêtée pour excès de vitesse, ma mère était présente. Elle n'avait rien contre la contravention, mais lorsque le policier commença à proférer des menaces pour d'autres prétendues infractions au Code de la route, elle se dressa et lui dit : "votre peuple a tué nos familles, nous a fait endurer les pires souffrances dans vos camps de Belsen, Auschwitz et Dachau pendant toute la guerre et vous pensez nous faire peur avec vos menaces ? " Le policier devint blanc, tourna les talons et s'en fût.

Mon père avait un bon ami. A son insu, celui-ci était jaloux et envieux de son succès. Juste avant Noël 1949, au plus haut de la saison pour ses fourrures, mon père fut arrêté, accusé de viol par l'épouse de cet ami. Incarcéré, ses avocats ne réussirent

pas à le faire libérer car à l'approche de Noël, les tribunaux étaient surchargés en raison des vacances judiciaires à venir. Il resterait en prison au moins jusqu'à mi-janvier.

Ma mère n'accepta pas cette situation. Ne pouvant obtenir un rendez-vous immédiat par les moyens normaux, elle resta dans la salle d'attente du procureur général toute la journée. Lorsque celui-ci sortit de son bureau à 20 heures, elle l'interpella, se présenta et obtint l'audience de 5 minutes qu'elle demandait.

Le procureur était un très bel homme et elle lui tint ce langage: "Vous avez vu mon mari et celle qui l'accuse, vous me voyez. Cette accusation ne tient pas car cette femme est laide et je suis belle. C'est comme si moi, face à un tel choix, j'avais choisi mon mari au lieu d'un bel homme comme vous".

Sans doute amusé et flatté, le procureur décida de confronter la plaignante avec l'accusé dès le lendemain matin. Lors de cette confrontation, la femme se mit à pleurer et avoua avoir été forcée par son mari à porter de fausses accusations et mon père fut libéré immédiatement.

Le 13 août 1951 naquit ma sœur Eva-Lea. C'était un très beau bébé. Mais elle était atteinte d'un dysfonctionnement pancréatique inguérissable à l'époque. Elle décéda le 31 décembre. Ma mère était inconsolable et la pleura à chacun de ces deux dates jusqu'à la fin de sa vie.



A la fin des années 50, le mouvement Nazi renaissait en Allemagne et on commençait à voir de nouveau des défilés. Assistant à l'un des premiers, ma mère était à côté d'un policier qui surveillait le défilé. Au passage du cortège elle courut et gifla un des nazis, un grand gaillard de 1m80, puis revint vite se mettre à l'abri près

du policier. Le nazi interpella le policier: "Elle m'a giflé, je porte plainte". "Je n'ai rien vu » dit le policier.

La deuxième fois que ma mère sauva la vie de mon père, c'était le 17 décembre 1960. Mon père et ma mère étaient en train de faire les courses en centre-ville et ils étaient en retard. Mon père pressa ma mère car il attendait des amis à la maison en début d'après-midi et il était déjà 13h45. Pour être à l'heure il fallait prendre le prochain tramway qui les amènerait à 20 mètres du domicile en 10 minutes. D'un seul coup, ma mère décida qu'il fallait qu'elle mange une glace et rien de ce que mon père pouvait dire ne la faisait bouger de la table du glacier où elle s'était assise. Lorsqu'il décida de partir seul, elle lui ordonna de s'asseoir aussi, sinon il ne la reverrait plus. Suspectant un désordre mental qu'il ne voulait pas aggraver, il se plia au délire. Ils regardaient leur tram partir. Moins de 5 minutes plus tard, ils entendirent un bruit énorme et une explosion se produisit à un kilomètre de là. Un avion de transport de l'US Airforce s'était écrasé sur le tramway qui aurait dû les ramener à la maison. Les 20 occupants de l'appareil, les 27 passagers du tram et 5 passants furent tués. 20 autres personnes qui se trouvaient sur la place furent blessées. Mon père ne se rappela la similitude de cet incident avec celui de 1948 que le lendemain. Il me raconta cette histoire lors de sa visite, en janvier, au Collège anglais où je me trouvais depuis un trimestre, en commentant: "Elle n'est pas normale, ta mère".

En 1962 mon père fut opéré de la cataracte aux 2 yeux. C'était à l'époque une opération lourde, nécessitant une hospitalisation d'une semaine entière et ensuite le port permanent de lunettes "cul de bouteille". C'était pour lui un handicap majeur et il prit sa retraite à 56 ans.



Mes parents achetèrent une villa à Roquebrune Cap Martin et y déménagèrent. Mon père acheta une méthode Assimil mais n'apprit jamais à parler français. Ma mère n'avait pas peur de montrer son ignorance de la langue et put rapidement se faire comprendre, puis acquérir une maîtrise progressive du français.

La famille à la villa "Les Oliviers" Av du Serret RCM

Le 7 mai 1966 mon père décéda soudainement d'une crise cardiaque. Le choc fut si grand que ma mère maigrit de 10 kilos dans les 3 semaines qui suivirent.

En 1963, mon père avait acheté la villa "Le Grand Large", à côté de l'Hôtel Vistaéro. Cette propriété disposait d'une vue superbe sur tout Monaco. La villa était divisée en trois appartements d'une centaine de m² chacun. Mais il était difficile d'y habiter sans voiture, car elle était excentrée. Mon père avait bien laissé sa voiture mais ma mère n'avait pas le permis et moi je passais le plus clair de mon temps à Paris, poursuivant mes études.

En achetant la villa pour sa vue, mon père était conscient de la difficulté d'une éventuelle revente. D'ailleurs, il avait pu négocier un achat à la moitié du prix demandé, en raison de sa mise sur le marché sans succès depuis 5 ans.



1964



Vue de la terrasse la nuit 1975

En parlant du Vistaéro, mon père disait : "Aujourd'hui les propriétaires n'ont pas les moyens, mais un jour quelqu'un de fortuné rachètera cet hôtel et il aura besoin de la villa pour l'agrandir. A ce moment, notre villa vaudra une fortune".

Ma mère avait 39 ans à la mort de mon père et j'essayais de lui faire passer le permis. Après sa quarantième leçon, je jetai l'éponge car si elle dirigeait bien la voiture et changeait bien les vitesses elle ne savait toujours pas freiner...

Mais comme toujours, elle apprit vite comment se débrouiller. Elle se faisait des ami(e)s qui étaient heureux de l'emmenner, elle avait aussi le bus à 10 mètres de la villa et quand personne n'était disponible elle faisait du stop. Son temps d'attente le plus long ne dépassa pas les 10 minutes. Voici ce que raconte mon fils à ce sujet :

Lorsque nous habitons le "Grand Large" je passais toutes mes vacances avec ma grand-mère. Or je voulais aller à la plage mais nous n'avions pas de voiture. Il nous fallait faire du stop ou marcher. L'idée de la marche ne m'emballait pas, alors que ma grand-mère adorait marcher. Je n'ai pas le souvenir d'avoir marché une seule fois plus de 500 mètres.

notamment une Excalibur, assis tous les deux à l'arrière comme si nous défilions victorieux dans les rues de Monaco. Le chauffeur, un homme très galant n'était pas indifférent à la beauté de ma grand-mère. Il proposa de venir nous chercher tous les jours. Ma grand-mère refusa avec un sourire.

Excalibur-->



Je me souviens en revanche être monté dans des voitures formidables...

Habitant seule une maison avec 3 appartements meublés, elle prit l'habitude de passer son temps sur la terrasse profitant du soleil et de la vue. De nombreux touristes arrêtaient leur voiture et admiraient cette même vue à partir de la route. Si elle voyait un couple ou une famille qui lui inspirait confiance, elle venait leur parler et si cette confiance se confirmait, elle leur proposait de leur louer un appartement. C'était rare que la maison reste vide.

Mais elle était aussi d'une grande générosité. De nombreuses fois elle ajusta ses tarifs ou elle les réduisit à 0 quand les personnes lui étaient sympathiques mais impécunieuses. Un jour de 1972, un car de pèlerins polonais en transit pour Lourdes s'arrêta pour la vue. Entendant sa langue maternelle, ma mère engagea la conversation. Les 40 Polonais n'avaient pas d'argent, ils avaient emporté même leur nourriture et leurs tentes qu'ils utilisaient pour du camping sauvage. Après une conversation prolongée pendant laquelle ma mère leur expliqua qu'elle était juive et qu'elle connaissait les sentiments antisémites de certains catholiques. Cependant, s'ils voulaient, ils pouvaient dresser leurs tentes sur les restanques de la villa. Ils s'y installèrent mais dès les tentes dressées, un véritable déluge se déclencha et les tentes n'y résistèrent pas.

Elle les coucha donc tous dans deux des trois appartements, le troisième étant loué. La jeune fille qui habitait avec elle à l'époque me décrit la scène: "Il y en avait partout. Dans le salon, le couloir, les chambres et même dans les cuisines et salles de bain."

Le lendemain, ma mère leur proposa de prendre un bain, leur offrit le petit déjeuner et ils partirent après moult remerciements. Leur prêtre écrivit une lettre de remerciements à leur retour en Pologne en précisant qu'ils avaient prié pour elle tous ensemble à Lourdes et qu'il continuait personnellement à prier pour elle tous les dimanches.

"Ca me fait une belle jambe", m'a dit ma mère.

Mon fils est né le 11 mars 1979. S'agissant d'un événement prévisible, ma mère était montée à Paris pour l'occasion et nous accompagna à l'hôpital à 4 heures du matin. La naissance s'avéra difficile car au dernier moment le cordon ombilical encercla le cou et coupa la respiration du bébé. Le médecin décida d'intervenir au forceps et Pierrette fut littéralement saignée. Elle mit des mois à se remettre.

Quand on apporta le bébé dans la chambre, ma mère remarqua que l'enfant présentait par moments une légère convulsion. Le personnel soignant n'y voyait rien d'inquiétant. Mais ma mère ne lâcha pas. Elle demanda à voir le pédiatre, mais on était dimanche et il était en weekend. Elle exigea de lui parler au téléphone et obtint finalement son numéro. La femme du médecin répondit que son mari ne travaillait pas le dimanche. Ma mère se fâcha et dit: "Si vous ne me passez pas votre mari, j'envoie la police le chercher et s'il arrive quoi que ce soit au bébé, j'établirai sa culpabilité et sa carrière sera finie". La dame lui passa son mari à qui ma mère put

ainsi décrire les symptômes. Un quart d'heure après, il arriva et soigna Roman pendant 5 heures d'affilée. En fin de journée, il vint voir ma mère, la remercia de l'avoir fait venir et lui dit qu'avec sa détermination, elle avait sauvé l'enfant.



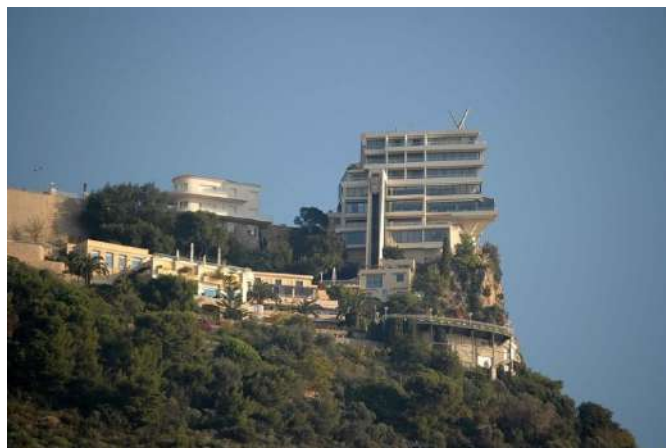
16/03/1979 - Grand-mère depuis 5 jours.



Le jour du Brith

Au début des années 80, comme mon père l'avait prévu, un homme fortuné racheta l'hôtel. C'était Max Grundig, un des très grands industriels allemands de l'après-guerre, qui avait vendu son empire industriel et qui débutait une nouvelle chaîne d'hôtels de luxe avec le Vistaéro. Dès le début, ses directeurs nous proposèrent à de nombreuses reprises de racheter la villa, mais leurs propositions n'étaient jamais à la hauteur de nos espérances.

Finalement, en 1987, ma mère se déclara prête à vendre la villa pour un prix qui représentait le double du prix du marché. Grundig saisit sa chance et invita ma mère à boire une coupe de champagne, puis ils scellèrent le marché par une poignée de main. Ils prirent rendez-vous pour signer la vente après le retour de ma mère qui devait passer Pâques avec moi à Paris. Au retour de ma mère, Grundig avait changé d'avis. Ses conseillers avaient trouvé le prix exagéré. Ma mère lui dit simplement qu'elle savait maintenant ce que valait la parole d'un Max Grundig.



2017: juste avant démolition de l'hôtel Vista Palace, anciennement Vistaéro.

Trois mois plus tard, Grundig revint. Il était maintenant prêt à conclure l'affaire. "Oui" dit ma mère, "sauf que le prix a augmenté et c'est un million de plus". Grundig plaida et lui écrivit une lettre la priant de ne pas le punir, elle ne bougea point. Elle lui dit que dans une semaine elle repartait pour Paris et qu'à son retour c'est un deuxième million qu'il faudrait rajouter.

Grundig capitula sur toute la ligne. Non seulement il accepta le nouveau prix mais aussi la condition de lui remettre, directement à elle et non au notaire, les 10% du prix de la promesse de vente qui fut rédigée et signée le lendemain.

C'est ainsi qu'elle arriva en juillet 1988, après la vente, dans un appartement sur la Place des Moulins, à Monaco. Auparavant, pour surveiller son déménagement elle passa une semaine, logée et nourrie gratuitement, dans la meilleure suite du Vistaéro.

J'aurais tant d'autres événements à raconter, mais je pense que le lecteur se souviendra de ma mère avec ces quelques anecdotes et c'est le but de ce récit. Et je suis un peu fatigué d'écrire...

Cependant, ma conscience me rappelle à l'ordre. Je vais donc vous raconter une étrange histoire qui se produisit quelques jours avant sa mort mais qui débute bien avant.

Ma mère était une passionnée de salles des ventes. Elle achetait surtout des bijoux très loin en dessous de leur prix en magasin, soit pour les revendre, soit pour les porter, soit pour les offrir. Ainsi en 2010 elle avait acheté une Rolex en or pour la compagne de son petit-fils. Mais Roman refusa le cadeau car il venait de lui offrir la montre qu'elle lui avait demandée.

Ma mère rangea la Rolex et 8 années s'écoulèrent.

En été 2018, Roman et toute sa famille vinrent pour deux semaines nous rendre visite. Ma mère adorait ses arrière-petits-enfants qui le lui rendaient bien. Mais Lucie avait cassé sa montre et Roman demanda à ma mère si elle avait toujours la Rolex. Elle répondit oui, mais ne savait pas où elle l'avait mise. Mon fils et moi cherchâmes partout mais on ne la trouva pas. Roman repartit à Paris.

Six semaines après, ma mère fut admise à l'hôpital. Son état se dégradait de jour en jour. Craignant une issue fatale, Roman revint à Monaco et nous nous relayâmes à son chevet jour et nuit. Cinq jours avant sa mort, alors qu'elle ne pouvait plus parler, je dormais dans sa chambre, tandis que Roman était rentré à la maison. Dans la nuit, il rêva que sa grand-mère l'appelait pour lui dire où se trouvait la montre. Il se leva, ouvrit le tiroir indiqué, déplaça du linge et quelques boîtes et prit directement une boîte en particulier qui se trouvait en dessous. Il l'ouvrit et en sortit la Rolex.

Elle était une cuisinière hors pair. A un moment de sa vie, elle avait aussi été propriétaire d'un restaurant italien à Munich. Lorsque la cuisinière, qui était reconnue par les guides, tombait malade, ma mère se mettait aux fourneaux. Lorsqu'elle était guérie, la cuisinière fut vexée d'entendre les clients dire que c'était très bon, mais que la semaine précédente c'était encore meilleur !

Elle passait son temps à la cuisine. A telle enseigne que je lui proposais en blaguant de louer le restant de l'appartement puisqu'elle ne l'utilisait pas. Ce qu'elle préparait n'était pas seulement délicieux mais elle n'était jamais à court d'idées et pouvait nourrir un régiment avec quelques pommes de terre à sa façon. Sa vitesse d'exécution était phénoménale et je l'ai souvent vu préparer un diner complet pour 10 personnes en un quart d'heure. Une voisine qui s'était invitée avec mari et 3 enfants à l'improviste, n'en revenait pas d'être servie aussi rapidement. "Mais d'où saviez-vous qu'on allait venir ?"



Mon fils raconte: *Un jour où nous étions au Grand Large et qu'un feu de broussailles faisait rage, avec les flammes de l'autre côté de la route qui longeait la maison, les pompiers voulaient nous évacuer. L'hôtel Vistaéro était déjà vide de tous ses occupants mais Chana refusa de quitter sa maison.*

Elle dit au chef des pompiers que nous ne risquons rien mais que si lui voulait se mettre à l'abri il pouvait venir avec sa brigade manger quelque chose chez elle. Sans attendre sa réponse elle retourna dans sa cuisine faire des galettes de pommes de terre pour un régiment.

Ma mère aimait rire et riait souvent aux éclats. D'ailleurs elle disait que même dans les camps, elle avait ri au moins une fois par jour, sinon elle serait morte. Elle n'était pas douée pour répéter les blagues des autres mais possédait un humour sarcastique basé sur l'autodérision qu'elle n'exerçait jamais au détriment d'autrui.

Le dernier jour où elle parlait encore, une infirmière lui demanda si elle avait des nausées. " Madame, je ne suis pas enceinte" répondit-elle.

Ma mère est morte le 4 novembre 2018 vers 5 heures du matin. Je récitais le "Chema" sans cesse depuis une demi-heure tout en lui tenant la main droite, tandis que Roman serrait sa gauche.

Annexe

1. Skarzysko-Kamienna (Kamienna dans des sources allemandes):

Camp de travaux forcés pour juifs, situé dans le Ville polonaise de Skarzysko-Kamienna.

Le camp appartenait à la société allemande Hasag. Il a été créé en août 1942 et a été liquidé le 1er Août 1944.

Au total, 25 000 à 30 000 Juifs ont été amenés à Skarzysko-Kamienna et entre 18 000 et 23 000 personnes y ont péri.

Le camp était divisé en trois camps d'usine distincts, appelés Werke A, B et C. Les trois camps étaient situés à côté des usines où les prisonniers travaillaient et étaient gardés par la police ukrainienne de l'usine. Werk A était le plus grand des trois camps d'usine. Werk B a partagé l'administration et la sécurité avec le camp A, mais avait son propre conseil des anciens.

Les prisonniers de Werke A et B travaillaient à la fabrication de munitions. Werk C était relié à une usine de remplissage où des mines sous-marines remplies d'acide picrique étaient fabriquées. C'était le pire des trois camps, car l'acide a empoisonné les prisonniers dans les trois mois. Toutes les usines avaient deux équipes de 12 heures. Les hommes et les femmes, travaillant ensemble, ont été obligés de remplir des quotas impossibles à tenir. Les conditions sanitaires étaient indicibles et il n'y avait pas assez de nourriture. Les prisonniers devaient porter le même vêtement pendant des semaines. Il y avait aussi de terribles épidémies dans les camps. De temps en temps, il y avait des sélections --- les prisonniers choisis pour mourir étaient tués par la police de l'usine. Seulement en raison d'une grande pénurie de main-d'oeuvre au printemps 1944, les conditions de vie se sont-elles un peu améliorées. Des exécutions massives de prisonniers de la Gestapo ont eu lieu au camp C fin 1943 et début 1944. Juste avant que Skarzysko-Kamienna soit sur le point d'être détruit à l'été 1944, la SS obligea les détenus juifs à déterrer les corps de ces victimes et à les incinérer, afin de dissimuler des preuves de massacre. À la fin du mois de juillet, de nombreux prisonniers ont été massacrés. Les prisonniers restants ont été envoyés à Buchenwald et dans d'autres camps allemands.

De nombreux membres du personnel du camp allemand ont été jugés en 1948 ; quatre ont été condamnés à mort, tandis que les autres ont été mis en prison avec différentes peines. (voir également Sélection.)

Centre de ressources Shoah, École internationale 2/2 d'études sur l'Holocauste

2. Kehilat B'nei Hatorah HarNof, Jerusalem.

